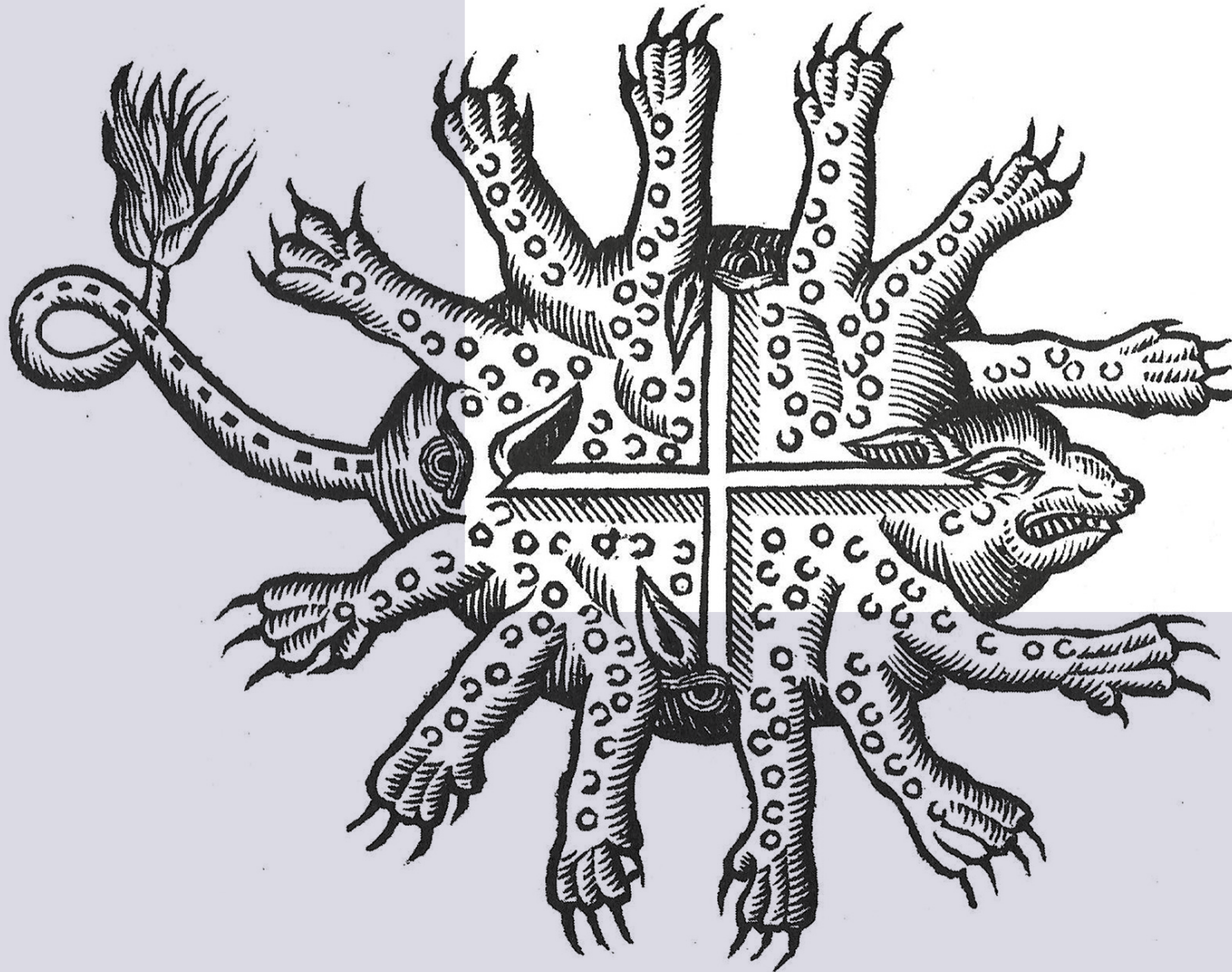


*Figure d'un animal fort monstrueux,
naissant en Afrique.*



Ambroise Paré,
Des monstres et des prodiges,
(1573, Paris)

Paysage-animal

Philippe Mouillon

Nous ne vivons pas au centre d'un environnement plus ou moins stable et qui, comme un arrière-plan de selfie, ne nous concernerait que distraitemment. Il n'existe ni arrière-plan ni décor naturel, mais un monde de mondes faulx de vies où les vivants sont profondément inscrits et qu'ils ont composé jour après jour, par leur simple présence, par leur respiration¹, par leur capacité à inventer des usages inouïs – grignotant les sols, tissant les courants d'air, flirtant avec l'eau et le soleil dans d'in vraisemblables alchimies. Chaque paysage cristallise ce foisonnement de relations, d'initiatives, de tactiques et de trucages, ce tohu-bohu de trajectoires enchevêtrées, indifférentes aux intérêts et aux projets humains, mais où l'humain lentement s'est imposé. Chaque paysage est l'héritier de ces équilibres précaires, l'indice de dynamiques luxuriantes et instables entre atmosphère/sols/végétaux/animaux/humains. En ce sens, il est toujours l'indice d'un état des relations.

Observer attentivement un paysage permet de décrypter les logiques relationnelles passées et présentes, et nous aide à discerner les composantes toxiques de son état à venir, car nous nous réveillons aujourd'hui comme après une noce, lorsque les convives découvrent l'état de la salle de bal. L'état des lieux est décourageant, mais nous avons encore en tête la musique et l'éclat de certains regards. Aussi, rien n'interdit de reprendre la main, c'est-à-dire de favoriser de nouveaux tissages relationnels intenses et luxuriants. D'autant que si l'état des lieux est épouvantable, nous héritons d'innovations immémoriales, d'assemblages exemplaires de complicités qui ne pourraient être conçues aujourd'hui par les matérialistes rationnels que nous semblons être devenus. Ainsi du territoire relationnel impliquant abeilles + fleurs + apiculteur ou de celui accordant alpage + berger + moutons + chiens + loups + hivernage. Sur ce terreau prometteur, nous pouvons fonder des relations nouvelles entre espèces vivantes, de nouveaux comportements, de nouvelles directions évolutives qui préservent, renouvellent et amplifient la qualité des écosystèmes.

Notre époque est confrontée aux conséquences imprévues et désastreuses d'un usage décervelé du terrestre² – la fameuse noce où le vin coule à flots pour les convives invités, mais où il est rare pour de si nombreux oubliés, usage étourdi et narcissique du monde de mondes imbriqués qui constitue le monde. Il semble urgent de réactualiser nos imaginaires, notamment celui de la place de l'humanité dans l'animalité du vivant. Car il n'y aura pas de survie hors-sol, ni sans le compagnonnage des autres espèces. Peut-on sérieusement s'imaginer vivre dans un territoire silencieux, vidé de toute présence animale ?

Les vies des espèces domestiquées sont démêlées du sauvage et enchevêtrées avec les nôtres depuis le Néolithique, c'est-à-dire depuis environ 10 000 ans. De cette divergence ancienne entre les destinées animales se sont développés des dynamiques radicalement hétérogènes, qui se combinent en nous dans une palette contrastée d'affects – depuis *le nuisible, la vermine, le ravageur, l'infecte, l'immangeable, l'effrayant, l'épouvantable, le cruel, le dangereux, le contagieux, le mortel, jusqu'à l'inoffensif, l'affectueux, l'exquis, le fructueux, l'utile, le fiable, le rentable, le productif, ou le rémunérateur...* qu'il est nécessaire aujourd'hui de réinterpréter.

Le nom générique des espèces domestiquées contient une équivoque intéressante : le mot provient de *domus*, la maison, le foyer, la demeure. Il entre bien sûr dans la racine du mot *domestique* dont le cortège de synonymes – *familier, ménager, acclimaté, dressé, dompté, soumis, conquis, asservi...* – nous renseigne sur un statut possible de ces animaux, mais rien n'interdit de penser qu'il fonde aussi un monde partagé où la coexistence quotidienne des hommes et des animaux transforme fondamentalement et les uns et les autres en produisant une assise commune dont les paysages témoignent. Ainsi le chien, notre plus vieil associé, est perçu et utilisé par le berger lorsqu'il garde un troupeau comme une prolongation

Philippe Mouillon est plasticien,
Directeur artistique de LABORATOIRE

Paysage-animal

de sa main, une extension de son corps. Ils composent l'un avec l'autre un monde domestique commun, un monde-associé où les tâches et les joies sont comprises et partagées³, mises en perspective commune⁴. Le *domus* devient alors un chez-nous, un monde où les animaux nous éduquent quand nous les éduquons et où chacun demeure clairement singularisé. Les identités sont modifiées sans être confondues. Le domestique se comprend en ce sens comme un partage d'intimité, une proximité qui nous aide à accéder par observation et par imitation à un art de vivre imbriqué, à une intensité animale des sensations – infinie patience, plaisir du jeu, qualité d'écoute, nonchalance, jouissance de l'instant qui complète les nôtres. L'écrivain Jean-Christophe Bailly note⁵ ainsi combien « dans un pré, les bovins ont une force d'apaisement magnifique ». Les paysages domestiques sont imprégnés de ces coalitions et de ces connivences.

Nous approchons ainsi au plus près d'autres manières d'être vivant qui peuvent nous apparaître négligeables, mais dans lesquelles nous pouvons aussi puiser une légèreté, une vitalité, un réconfort, et des repères. Ce compagnonnage familial traduit une nécessité relationnelle qui déborde le cadre des échanges sociaux et permet d'exprimer d'autres émotions, d'autres échelles de nous-même, difficilement exprimables entre humains. Les parts animales de soi-même, peut-être, c'est-à-dire les joies simples du corps lézardant au soleil, ou se rassasiant de caresses, ou sifflant le plaisir de vivre, ou déliant ses muscles dans une course à perdre haleine. Ou encore des fragments profondément enfouis et inaccessibles sans l'aide de ces animaux complices qui intercèdent avec d'autres mondes ou les traduisent, en se glissant avec joie dans la nuit ou en humant attentivement un souffle d'air chargé d'énigmes.

Devenus majoritairement urbains, nous vivons plus que jamais dans un grand écart avec le sauvage, qui a survécu par lui-même et en soi-même⁶ jusqu'à aujourd'hui, et occupe toujours depuis trente-cinq mille ans une part essentielle de nos représentations, comme les parois peintes de Lascaux et de Chauvet en témoignent, et comme les imaginaires des jeunes enfants en affirment toujours la nécessité. Car ce sauvage nous échappe. Il participe d'un monde bien réel, mais qui n'est pas à la (dé)mesure de l'homme. Silencieux⁷, invisible, insaisissable, son irréductibilité nous fascine ou génère une haine profonde exprimée si couramment sous les qualificatifs de vermine ou de nuisible. Il occupe les délaissés de nos paysages – la haute montagne, les marais, les maquis et les friches –, il s'infiltre dans les déprises territoriales et les marges industrielles et urbaines, il noyautte les bas-côtés, les tuyaux et les recoins, il surplombe et maîtrise avec virtuosité les faibles hauteurs de l'atmosphère, les arcanes de la nuit et des océans. Sa capacité à savoir demeurer avec sang-froid dans notre tissu territorial malmené force le respect. Les ressources d'adaptation et de résistance à l'anéantissement⁸ de ces espèces sauvages pourraient nous devenir instructives alors que nous ne savons plus exactement si notre espèce n'est pas elle-même menacée d'extinction. Pour gagner en consistance, en subtilité, en qualité de vie, il nous faut recomposer les sociétés humaines afin de faciliter le déplacement, le séjour et l'épanouissement des animalités, c'est-à-dire d'assembler avec soin des enchevêtrements de spatialités et de temporalités qui ne se plient pas aux intérêts et aux projets humains. Il ne s'agit pas de préserver des enclaves, des zoos ou des banques génétiques, mais de réinventer une société accueillante pour ce réservoir de vivacités qui nous échappent. Car les animaux participent à la stabilité, la sédimentation des sociétés humaines par leurs travaux, leur affection, l'irréductibilité de leurs comportements. Depuis toujours, ils forment l'humus nécessaire à l'humanisation de l'humanité.

Or, pour réussir ce pari, il nous faut associer des porteurs de savoirs ou d'expériences sensibles radicalement divergentes. C'est le choix éditorial de ce numéro de *Local-contemporain* tissant de nombreuses collaborations entre bergers, artistes, éleveurs, philosophes, anthropologues, éthologues, géographes...

1 *La vie des plantes, une métaphysique du mélange*, Emanuele Coccia, Rivages, 2016.

2 *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Bruno Latour, La Découverte, 2017.

3 *Composer avec les moutons*, Vinciane Despret et Michel Meuret, Éditions Cardère, 2016.

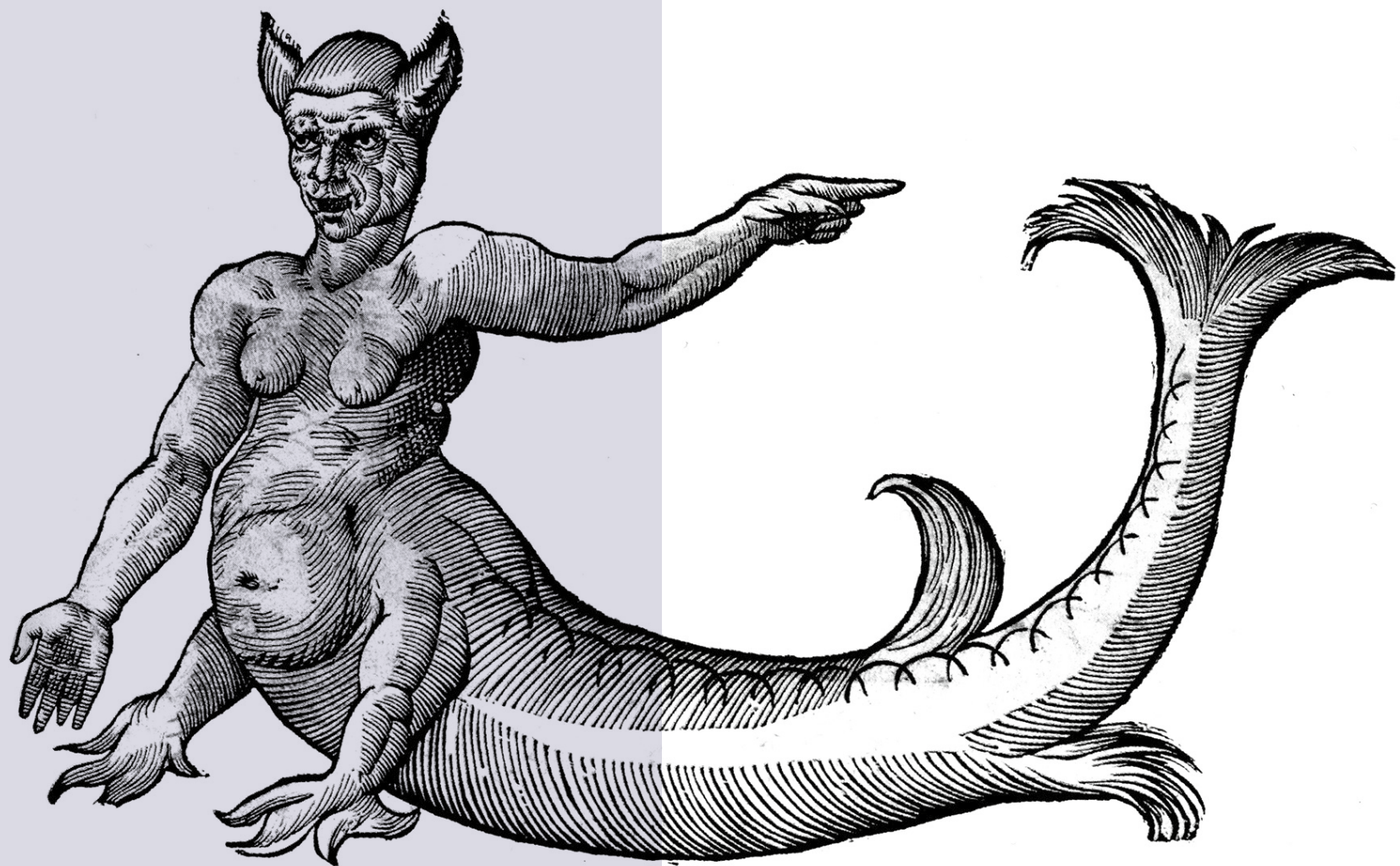
4 *Les origines animales de la culture*, Dominique Lestel, Flammarion, 2001.

5 *Le parti pris des animaux*, Jean-Christophe Bailly, Christian Bourgois Éditeur, 2013.

6 *Les diplomates*, Baptiste Morizot, Éditions Wildproject, 2016.

7 *Le silence des bêtes*, Élisabeth de Fontenay, Fayard, 1998.

8 On estime cependant que le nombre de vertébrés terrestres sauvages en France métropolitaine a chuté de 60 % en quarante ans et que presque un tiers des oiseaux ont disparu en vingt-cinq ans.



Ulysse Aldrovandi,
*Monstrum humanum
humana facie,*
Monstrorum Historia,
(1698, Bologne)